

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Le Mémorial des Irlandais

La Grosse-Île, une histoire à raconter...



FRA-4102

Faire le récit d'une page d'histoire

Écrire des textes variés

Par :

Marie-Pier Delagrave, conseillère pédagogique FGA

Commission scolaire de la Côte-du-Sud



Commission scolaire
de la Côte-du-Sud

MISE EN SITUATION

La Grosse-Île demeure un endroit touristique très populaire auprès des Québécois année après année. Situé au milieu du fleuve Saint-Laurent, le [lieu historique national de la Grosse-Île-et-le-Mémorial-des-Irlandais](#) se veut une destination incomparable où l'histoire et la nature se conjuguent afin de créer des expériences légendaires. Station de quarantaines pour le port de Québec entre 1832 et 1937, la Grosse-Île aura été témoin de vagues d'immigration majeures au Canada, mais également de drames humains et de fraternité légendaire.

Votre enseignant, ancien employé de Parc Canada, a eu la chance de mettre la main sur le journal d'un ancien émigrant irlandais. Afin de vous faire découvrir le récit tragique et historique de cet homme, il a sélectionné un extrait de son journal de bord. Âmes sensibles s'abstenir... Vous aurez la chance d'entrer dans l'intimité d'un passager qui a vécu le débarquement des Irlandais en 1847.

À la suite de cette lecture, vous devrez vous-même rédiger un récit historique inspiré de faits liés à cet événement. Votre récit devra contenir environ **400 mots** et devra présenter tous les **éléments essentiels de l'univers narratif** : les lieux, une époque, un narrateur, des personnages, une intrigue et un ou des thèmes. N'oubliez pas que vous devrez adopter **un ton** ainsi qu'un **point de vue** pertinents au regard du **genre de texte**, de **l'intention de communication** et du **destinataire**.

Afin de faciliter votre rédaction, vous pouvez consulter les documents suivants :

- Théorie Récit historique
- Éléments d'un récit historique
- Carte heuristique 4102
- Sites internet :
 - <https://www.pc.gc.ca/fr/lhn-nhs/qc/grosseile>
 - <https://chaudiereappalaches.com/fr/croisiere-et-visite-de-la-grosse-ile/>
 - [https://fr.wikipedia.org/wiki/Grosse_%C3%8Ele_\(archipel_de_L%27Isle-aux-Grues\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Grosse_%C3%8Ele_(archipel_de_L%27Isle-aux-Grues))
- Tous documents visuels ou textuels susceptibles de vous inspirer

À VOUS DE JOUER !

EXTRAIT DU JOURNAL DE ROBERT WHITE, ÉMIGRANT IRLANDAIS

Cet extrait est tiré du livre 1847, Grosse-Île au fil des jours par André Charbonneau et André Sévigny.

"passager de cabine vraisemblablement à bord du George, piloté par le capitaine Sheridan. Parti de Dublin le 30 mai le navire arrive à la Grosse-Île dans la soirée du 27 juillet 1847."

(...) À 9 h, on vit s'approcher un bateau avec quatre rameurs et un homme de barre portant un chapeau à large bord et un manteau de cuir qui, nous dit le pilote, était le médecin-inspecteur. Quelques minutes plus tard, le bateau aborda et le docteur monta à bord. Il demanda rapidement à voir le capitaine et, avant qu'on lui ait répondu, il était en bas dans la cabine où la maîtresse [la femme du capitaine] finissait sa toilette. Il se présenta et s'informa s'il y avait de la maladie à bord et de quelle nature, ainsi que du nombre de patients présents. Après avoir eu réponse à ses questions et pris des notes, il ramassa vivement son chapeau, monta en courant l'échelle le long du pont et descendit dans la cale. Une fois dans la cale, on l'entendit dire avec sagacité: Ah! Il y a du typhus ici. Il s'arrêta à côté de la première couchette sur laquelle se trouvait un patient, prit son pouls, examina sa langue et remonta l'échelle à toute vitesse. En passant à côté de moi, il me donna des papiers qu'il fallait faire remplir par le capitaine pour « demain ou après-demain ». Un instant plus tard, il était dans son bateau et, tandis que les hommes prenaient leurs rames, il me cria que je n'étais pas obligé de rester en quarantaine et que je pourrais monter à Québec quand je le voudrais. Je portai les papiers au capitaine qui était resté dans la cabine et qui pensait que le docteur y passerait pour donner des directives; quand il apprit que le docteur était parti, il se mit en colère. La maîtresse entreprit de le calmer en lui disant que le docteur allait probablement revenir durant la journée ou qu'il allait au moins nous envoyer un message. Quand je signifiai à la maîtresse que je pouvais quitter le brick, elle me regarda avec des yeux à faire pitié comme si elle voulait me dire: «Toi aussi, tu

vas nous quitter?» Mais je n'en avais pas l'intention et j'étais déterminé à rester avec eux quoiqu'il arrive, jusqu'à ce qu'ils atteignent Québec.

Les pauvres passagers, qui s'attendaient à être tous examinés, portaient leurs plus beaux vêtements et étaient propres, bien qu'hagards et affaiblis. Leurs attentes furent grandement déçues, puisqu'ils croyaient que les malades allaient être immédiatement admis à l'hôpital et les personnes saines, débarquées sur l'île pour être éventuellement conduites à Québec dans un vapeur. De fait, c'était là les procédures auxquelles on était en droit de s'attendre selon les directives données au capitaine par le pilote quand ce dernier était monté à bord.

(...)

Toute la journée nous attendîmes un message de la rive et regardâmes le bateau du docteur qui allait d'un navire à l'autre. Ses visites aux autres navires étaient de même durée que celle qu'il nous avait faite, soit exactement cinq minutes. Nous imaginions parfois qu'il se dirigeait vers nous, mais l'instant d'après son bateau disparaissait derrière un gros navire. Nous pensions alors que nous allions être les prochains, mais non : les rameurs dirigeaient le bateau vers la berge. Le jour passa sans que nous ayons perdu espoir. Je ne pouvais pas croire qu'ici, tout près de ceux qui pouvaient nous secourir, nous devions être laissés à nous-mêmes et négligés comme quand nous étions en pleine mer. Après un voyage de deux mois, nous allions encore baigner dans cette pestilence, avec des malades sans médicaments, ni soins ni nourriture adéquate, et sans une goutte d'eau pure, l'eau du fleuve, bien que non salée ici, étant polluée par les objets les plus dégoûtants lancés par-dessus bord par les occupants des navires. Ce n'était qu'une masse flottante de paille crasseuse, de lits souillés, de barils contenant les matières les plus infectes, de haillons et de vêtements en lambeaux, etc. (...).¹

¹André Charbonneau, André Sévigny, 1847, Grosse-Île au fil des jours, Patrimoine canadien, Parcs Canada, 1997, pages 169 à 171.

